

**SATIRE, POINTS DE VUE ET DÉRADICALISATION DANS *MOI, KHALED*
KELKAL DE SALIM BACHI**

Martine WAGNER

Un. of South Florida, St Petersburg
martinef@usf.edu

Résumé : *Moi, Khaled Kelkal* évoque la trajectoire de Khaled Kelkal, fils d’immigrés algériens de la banlieue lyonnaise, radicalisé en prison et impliqué dans différents attentats en France en 1995. Bien que le roman se présente comme un témoignage de Kelkal à voix unique, la polyphonie permet à Salim Bachi de faire coïncider constamment deux points de vue au sein de la narration, celui du radicalisé et celui d’un Autre sceptique qui jauge différents discours et qui est une sorte de double de l’auteur. Points de vue et intertextualité permettent au lecteur et à la lectrice d’exercer leur esprit critique faisant du roman à la fois un texte pédagogique sur l’embrigadement djihadiste et une praxis de déradicalisation.

Mots-clés : satire, djihadisme, points de vue, polyphonie, déradicalisation

Abstract: *I, Khaled Kelkal* evokes the trajectory of Khaled Kelkal, son of Algerian immigrants from the Lyon suburbs, radicalized in prison, and involved in various terrorist attacks in France in 1995. Although the novel takes the form of a testimony from Kelkal with a single voice, polyphony allows Salim Bachi to constantly make two points of view coincide within the narration, that of the radicalized and that of a skeptic Other, who gauges various speeches, and is sort of a double of the author. Points of view and intertextuality allow the reader to exercise their critical mind, making the novel both a pedagogical text on jihadist recruitment and a praxis of deradicalization.

Keywords: satire, jihadism, points of view, polyphony, deradicalization

Ma vie a brûlé sous trop de lumières
Je ne peux pas partir dans l'ombre
Moi je veux mourir fusillée de lasers
Devant une salle comble
Dalida *Mourir sur scène*¹

Ayant écrit plusieurs romans sur le terrorisme comme *Tuez-les tous* (2006), *Moi, Khaled Kelkal* (2012) et un texte dans *Le Monde* intitulé « Moi, Mohamed Merah² » (2012), Salim Bachi, écrivain algérien athée exilé en France, révèle dans un entretien qu'il s'est détaché de cette veine littéraire après une réception mitigée, en particulier des accusations d'antisémitisme et d'apologie du terrorisme (Schaffauser, 2020 : 259). Il écrira sur des personnages moins controversés ensuite comme le Juste Aristides de Sousa Mendes. Écrit sous la forme d'un témoignage post mortem, *Moi, Khaled Kelkal* évoque la trajectoire de Khaled Kelkal, fils d'immigrés algériens de la banlieue lyonnaise, radicalisé en prison, et impliqué dans différents attentats en France, notamment dans le RER B à la station Saint-Michel à Paris en 1995 avant d'être recherché et de se faire abattre par la gendarmerie à Vaugneray près de Lyon³. Comme le note bien un journaliste du *Nouvel Obs*, « parce que personne ne saura jamais, faute de procès, quelle bouillie conceptuelle macérait sous le crâne de cet 'archange exterminateur', Bachi l'a imaginé ». (2012) Bien que le roman se présente comme un témoignage de Kelkal à voix unique, la polyphonie permet à Bachi de faire coïncider constamment deux points de vue au sein de la narration, celui du radicalisé et celui d'un Autre sceptique, sorte de double de l'auteur, qui déconstruit, souvent avec ironie et humour, le discours djihadiste et le parcours de ce Français d'origine algérienne. À travers l'analyse des points de vue selon les travaux d'Alain Rabatel, cet article montre que, loin de faire la victimisation du terroriste ou son

¹ Les chansons de Dalida sont l'un des intertextes du roman. Le 3 mai 1987, la célèbre chanteuse, née en Égypte et d'origine italienne s'est suicidée.

² BACHI, Salim (2012) - « Moi, Mohamed Merah ». https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/03/29/moi-mohamed-merah_1677149_3260.html [consulté le 10/09/2021].

³ Cet attentat, dont la responsabilité légale a été attribuée à Boualem Bensaïd, a fait huit morts et deux cent blessés. Les victimes ne sont jamais mentionnées dans le roman, dans la mesure où l'embrigadement djihadiste déshumanise les victimes et les terroristes. Je souhaite donc les nommer ici : Annie Aupeix, 55 ans, Véronique Brocheriou, 26 ans, Maria Isabel Costa Barbosa, 32 ans, Maria Odette Garcia Ferreira, 31 ans, Sandrine Girier-Dufournier, 24 ans, Jean Groll, 57 ans, Alexandre Hurtaud, 16 ans et Pierre-Henri Froment, 35 ans.

apologie, l'écrivain engage le lecteur et la lectrice à examiner, de manière critique, les discours médiatiques, politiques, religieux, sociaux ou littéraires. L'ex-djihadiste David Vallat, qui faisait partie du groupe de Kelkal dirigé par les Algériens Ali Touchent et Boualem Bensaïd, membres du Groupe islamique armé, revendique les bienfaits de la lecture et l'esprit critique pour combattre la radicalisation dans son témoignage *Terreur de jeunesse* (2016). Fustigeant l'ignorance et l'aveuglement, terrains fertiles des endoctrinements extrémistes en tous genres, l'intellectuel algérien Salim Bachi fait justement exercer au lecteur et à la lectrice cet esprit critique pour différencier les points de vue, faisant de son roman, à la fois un texte pédagogique sur l'embrigadement djihadiste et une praxis de déradicalisation.

Le témoignage satirique d'un terroriste radicalisé qui doute

Seul survivant des attaques du 13 novembre 2015 en France qui ont fait 130 morts à Paris, Salah Abdeslam, a choisi, au début de son procès, de ne fournir ni explication ni confession, encore moins de demander pardon aux victimes et à leurs familles, mais de réaffirmer son engagement de « combattant de l'État islamique » : « Tout d'abord, je tiens à témoigner qu'il n'y a pas de divinité à part Allah. Mohamed est son messenger » (Lauwereys, 2021). On peut donc penser qu'un témoignage de Khaled Kelkal, mort l'arme à la main, et considéré comme le « premier djihadiste *made in France* » (Leclaire, 2015), maillon d'une chaîne de terroristes français comme Mohamed Merah, Amedy Coulibaly et les frères Kouachi, serait similaire. Son complice et ami d'enfance Karim Koussa, libéré en 2018 après vingt ans de réclusion criminelle ne se serait pas détourné de l'extrémisme (Gonzalès, 2018). Il s'agit bien pour Bachi de faire le portrait d'un radicalisé. Mettant en lumière l'endoctrinement de Khaled Kelkal, il choisit de citer presque textuellement au début du livre une réponse de Kelkal à une question sur l'Islam qui lui a été posée lors de l'entretien qu'il a consacré au sociologue allemand Dietmar Loch qui enquêtait sur les problèmes d'intégration en 1992 à Vaulx-en-Velin (Loch, 1995). Kelkal mentionne le visionnage de cassettes, un topos des témoignages d'anciens djihadistes, et répète des arguments de recruteurs : « Un des plus grands professeurs en astronomie au Japon a certifié que le Coran est la voix de Dieu. Le plus grand savant de la NASA lui aussi a certifié. Ce qui est dit là, ça ne peut plus être humain, ça ne peut être que divin. Après, on ne peut plus nier. Quand les plus grands savants certifient, on ne peut

plus nier » (Bachi, 2012 : 7). L'ex-djihadiste, David Vallat montre bien le rôle de ces « savants » dans le recrutement idéologique islamiste :

Le radicalisme religieux est là. Il impose une façon de penser, d'agir. À la moindre interrogation, des « savants » sont appelés à la rescousse. Ils apportent la vérité supérieure, indiscutable, implacable. On ne sait pas qui ils sont exactement. Peu importe puisque seule leur affirmation compte. Fin de la discussion. (2016 : 1384)

Bachi appartient à un groupe d'écrivains francophones du Maghreb, du Proche et du Moyen-Orient qui utilisent les textes religieux musulmans pour mettre en évidence « un islam méconnu, opposé à l'islam de la violence prôné par les intégristes » (Bahsoun, 2016 : 121). Dans *Le Silence de Mahomet*, il fait un portrait humain du Prophète, proche du roman de l'auteur iranien Freidoune Sahebjam *Reviens Mahomet, ils sont devenus fous : Chroniques de la barbarie islamique ordinaire* (*idem* : 114).

On peut donc être surpris par la violente critique de Bruno Chaouat, selon lequel les « romans terroristes » de gauche de Salim Bachi font du terroriste une victime d'aliénation socioculturelle voire un « héros » (2016 : 109). Son utilisation de la prosopopée le ferait aussi glisser dans l'apologie ou l'eulogie. Le critique se garde, cependant, d'accuser Bachi de faire l'apologie du terrorisme mais reste dubitatif sur ses intentions, notamment à cause de l'antisémitisme des terroristes et des points de vue inextricables du roman :

It would be disingenuous, theoretically naïve and even downright slanderous to claim that Bachi endorses the ideology of his characters. It is nonetheless difficult for the reader, more pointedly in the last, short *pièce de circonstance*, not to recognize the voice of the author in certain recurrent themes. While those novels or short literary pieces, as I have already suggested, are not altogether apologetics (they do not in the least celebrate Islamic terrorism, but claim to analyze the psychology of the perpetrator by entering into his mind), it remains difficult to avoid questioning the author's obsession with the same subject, the same character — that of the radicalized young Arab whose goal is to annihilate Jews and Christians in order to avenge Muslim humiliation. (*idem* : 106)

Au lieu d'une « obsession », on peut voir dans le traitement littéraire du terrorisme de Bachi un effet du marché littéraire, mais surtout du rôle de l'écrivain engagé dans l'actualité aux côtés d'historiens, de sociologues, politologues ou d'anciens djihadistes. L'écrivain maghrébin est souvent sommé de prendre la parole dans la société française

comme « porte-parole » des communautés maghrébines, sorte de relais intellectuel (ce qui est parfois contesté et contestable) entre les populations immigrées et les soi-disant « élites ». Le chercheur Romain Caillet, ex-djihadiste, note la nécessité d'écrire sur le djihad du point de vue des terroristes : « Écrire le jihad. Le raconter. (...) Écrire un ouvrage sur le jihad avec des sources jihadistes est sans doute l'un des terrains d'investigation les plus difficiles de notre époque. Il faut pourtant le faire. Car, disons-le simplement nous avons manqué le coche » (2017 : 25-26).

Salim Bachi n'est pas le premier ou le seul à endosser ce rôle d'intermédiaire avant les témoignages écrits par les ex-djihadistes eux-mêmes. L'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun a fait de même, avant lui, en publiant des livres tels que *Le Racisme expliqué à ma fille* (1997), *L'islam expliqué aux enfants (et à leurs parents)* (2002) et plus récemment *Le Terrorisme expliqué à nos enfants* (2016). D'ailleurs, Ben Jelloun a, lui aussi, été mis à contribution par le magazine *Le Point* et a rédigé un texte intitulé « La soif du mal » ayant pour sous-titre « Moi, Mohamed Merah. Le prix Goncourt 1987 s'est mis dans la tête du tueur de Toulouse », ce que ne mentionne pas Bruno Chaouat. Dans ce texte assez proche de celui de Bachi, Ben Jelloun fait aussi de Kelkal un précurseur et imite un discours typique de terroriste islamiste qui inclut la victimisation sans l'endosser :

Un jour, quelqu'un m'a raconté l'histoire d'un type qui s'appelait Khaled Kelkal, un Algérien venu en France avec sa mère. Lui aussi avait vite découvert qu'il n'avait pas sa place en France ; il s'était mis à faire des conneries. Lui aussi a été condamné à la prison ferme pour vol à main armée. En sortant, il était devenu bon musulman et voulait être utile. Il a commis pas mal d'attentats en 1995. Il fut abattu comme un chien par les gendarmes dans les environs de Lyon. Voilà mon aussi j'ai un plan. J'aime pas les juifs. Ils sont partout. (...) Quand je suis allé en Afghanistan, je me suis rendu compte combien la France déteste l'islam et préfère les juifs (...) De ma citadelle j'observe les autres, les pauvres types de ma race (...) qu'attendent-ils pour réagir, pour brûler cette merde de France qui nous traite comme des déchets ? (...) Une chose est sûre : je mettrai la France à genoux. (2012)

D'ailleurs, Jelloun met souvent en évidence les liens entre la haine de l'islam et l'antisémitisme, rappelant que « nous sommes tous concernés par l'antisémitisme » (2019).

Si Salim Bachi choisit la prosopopée, une figure qui sert à mettre en scène les absents, les morts, les êtres surnaturels ou inanimés, ce n'est pas pour faire l'apologie ou

l'eulogie de Kelkal. À la base de la prosopopée, il existe toujours une fiction en ce que le personnage est absent de l'énonciation (Bacry, 2017). On lui fait dire des paroles qu'il n'a pas prononcées. C'est une figure qui marque la subjectivité de l'auteur, proche de l'épiphraise, qui participe de l'argumentation. Il y a bien une différence entre le véritable témoignage qui est « l'acte de se porter garant de l'authenticité de ce que l'on observe et qu'on croit digne d'être rapporté » et le témoignage littéraire qui est « la *représentation* de cet acte authentique, et de l'objet qu'il authentifie dans une œuvre d'art verbal qui leur confère sa littérarité » (Riffaterre, 2002 : 217). Le témoignage littéraire doit avoir l'air vrai pour qu'il nous émeuve, et « le cas échéant que la cause qu'il sert fasse du lecteur un converti ou un sympathisant » (*idem* : 217). Or, Salim Bachi ne prétend pas fournir un témoignage authentique, mais une parodie satirique et certainement pas faire du lecteur un sympathisant et encore moins un converti, en tout cas pas au djihadisme, mais à l'esprit critique.

La prosopopée est, par définition, un faux témoignage. Salim Bachi détruit toute authenticité de son texte : « je suis mort et ma confession c'est du vent » (2012 : 52). Bachi refuse d'emblée le déterminisme et la victimisation, à travers son personnage lui-même : « À peine né déjà crevé. C'était mon sentiment en prison. Je sais, je sais, d'autres dans la même situation, s'en sont sortis un peu mieux » (*idem* : 91). Il réaffirme la conviction militante de Kelkal qui a continué à tirer sur les gendarmes lors de son arrestation, même à terre et blessé. Kelkal refuse le *mea culpa* : « Je suis responsable de mes actes, je les ai commis en conscience. (...) Mes crimes ont été commis en pleine lucidité. Cette clairvoyance m'a fait réclamer mon sort en ne désarmant pas afin de ne pas être jugé par le tribunal des hommes » (*ibidem* : 127). Les djihadistes, dont certains deviennent des terroristes sont, par définition, des militants, « ce qui revient à exclure les lectures déresponsabilisantes qui, trop faciles, présentent les djihadistes comme des victimes » (2021 : 12-13). Selon Bruno Chaouat, le mélange des points de vue dans la prosopopée, rend difficile de distinguer entre la voix du personnage et celle de l'auteur (*idem* : 113). Il fait, à Bachi, à mon sens, un faux procès :

And, thus we must ask, where does Bachi stand here? Does he embrace the view that the French Republic and its secular universalism, construed as a mere fig leaf for colonial racism, are responsible for the alienation of young Muslims, or is he critical of that view? If he embraces the former position, is he not giving rhetorical ammunition to the reversal of perpetrator into victim?
(*ibidem*)

Pourquoi et comment Bachi, un intellectuel algérien athée, *utilise-t-il* la voix d'un terroriste mort, ce qu'il avait déjà fait dans *Tuez-les tous* sur les attentats du 11 septembre ? Dans le prologue au témoignage de l'ancien djihadiste Farid Benyettou *Mon djihad : itinéraire d'un repent* (2017), Dounia Bouzar explique l'importance des témoignages d'anciens djihadistes pour contrer l'intégrisme :

Il faut comprendre pour combattre. Au-delà des grands discours politiques, des grandes théories abstraites d'intellectuels qui n'ont jamais rencontré un djihadiste, des fascinations de certains journalistes qui deviennent porte-parole de Daech, cette *rétro-analyse* de Farid nous permet de croiser nos regards pour compléter notre perception et de mieux lutter ensemble, policiers, magistrats, élus, préfets, psychologues, éducateurs, responsables des cultes, journalistes, chercheurs, simples citoyens, croyants ou athées. (23 ; je souligne)

L'ancien djihadiste, David Vallat, voit dans les livres une part importante de sa remise en cause « des discours pseudo-religieux » (*idem* : 1858). Bien que Salim Bachi se montre sceptique sur le pouvoir des livres à changer le monde (Schaffhauser, 2020 : 259), Vallat montre que la lecture, pendant son séjour en prison, lui a permis de changer de point de vue en lui apportant d'autres visions du monde : « L'islam fourmille de métaphores, de paraboles, d'anecdotes, de personnages. On peut piocher dans ce grand recueil pour raconter des histoires attrayantes. (...) Mes lectures m'ont sans doute aidé à *voir autrement* » (*idem* : 1950). Il voit d'ailleurs dans le témoignage, une action performative qui illustre sa sortie de la radicalisation. Il explique qu'il y a deux termes en arabe pour désigner le martyr. Le « fidaï » est celui qui offre sa vie et le « chahid » est celui qui témoigne : « D'une signification à l'autre, du sacrifice au témoignage, ma vie s'éclaire à nouveau » (*idem* : 138). Son témoignage, qui confronte le point de vue de Vallat-radicalisé (ou le je-narré) et celui de Vallat-déradicalisé (ou le je-narrant), permet d'« expliquer de l'intérieur le mécanisme de la radicalisation » (*idem* : 150) et participe de sa déradicalisation et de celle de la société française⁴. Dans *Moi, Khaled Kelkal*, Salim

⁴ Les genres du témoignage et de l'entretien ne garantissent pas, cependant, leur véracité. Par exemple, dans son interview, Kelkal parle de la rupture qu'a constitué son entrée dans un lycée à Lyon, et dont beaucoup font une étape clé de sa radicalisation. Son témoignage est remis en cause par un habitant portugais du quartier dans un commentaire en ligne : « J'ai connu Khaled Kelkal quand il était très jeune (...) il enjolive pas mal le collège des Noirettes. En fait, c'était une belle merde, pas un lieu où se sentir bien. (...) Qu'on semble avoir plutôt 'réussi' ou 'raté', on ne guérit pas de cette vie-là (...) partageant la malédiction du juif errant » (Bordes, 2012).

Bachi fait lui aussi coïncider deux points de vue au sein de la narration, celui du radicalisé et celui d'un Autre sceptique, double de l'auteur, qui déconstruit, souvent avec ironie et humour, le discours djihadiste. C'est cette position satirique qui domine dans le roman et qui déconstruit le discours islamiste fondé sur des discours politico-religieux mais aussi sur les discours sociopolitiques et médiatiques autour de l'immigration algérienne en France.

La remise en cause du discours d'embrigadement djihadiste

Le linguiste Alain Rabatel a beaucoup travaillé sur le point de vue et l'argumentation dans la narration et a récemment analysé le discours de Daech servant la programmation des actions et l'incitation à l'action. On sait que l'islamisme repose sur un cadre autoritaire de croyances, de conduites et de pensées. Dounia Bouzar met en avant trois aspects de l'embrigadement djihadiste : l'embrigadement émotionnel, idéologique et relationnel, et évoque une complète déshumanisation des victimes et de l'embrigadé qui *fait corps* avec son idéologie. Farid Benyettou montre bien l'imbroglio de son embrigadement et comment les actions des radicalisés sont performatives. Ils « éprouvent un fort désir d'adhérer à un contre-groupe, soudé par ses rituels de rupture qui ne cessent de concrétiser la réalité de cette dernière en la disant » (Rabatel, 2020 : 79) :

C'est parce que j'appartenais au groupe que les idées du groupe devenait mes idées. Et réciproquement ; parce que je partageais ces idées, je restais lié au groupe. Nous ne formions qu'un, au point que je n'étais plus capable de formuler une pensée personnelle. (...) En fait, je ne me rendais pas compte que le groupe pensait à ma place, j'avais le sentiment que le groupe pensait comme moi, et du coup, ça validait et amplifiait ma propre perception. (2017: 48)

L'une des clés de la déradicalisation est donc dans le métadiscours, l'expression du doute, la pensée individuelle et critique. Selon Dounia Bouzar, le radicalisé « doit pouvoir exprimer ses questions jusqu'à ce que, doute après doute, il ne considère plus les éléments du discours radical comme porteurs de vérité » (*idem* : 21). Le concept de « positions énonciatives » d'Alain Rabatel est utile pour décrire le scepticisme du narrateur Kelkal dans le roman. Selon Rabatel, les locuteurs ou les énonciateurs premiers adoptent des positions, des positionnements ou des postures dans leur discours qui rendent compte d'enjeux communicationnels, cognitifs et interactionnels. L'énonciateur est la source des

points de vue (PDV) et selon la façon dont il construit son rapport à la vérité et à autrui, il exprime la co-énonciation (le point de vue est validé), la sur-énonciation (le point de vue est reformulé) ou la sous-énonciation (l'énonciateur adopte avec réserve un point de vue dominant) (2012 : 64). Les deux points de vue contradictoires du roman mettent en scène un sujet clivé, un Kelkal radicalisé et un Kelkal critique (déradicalisé) adoptant souvent les positions de Salim Bachi. Le roman met en scène une sur-énonciation avec des modalisations qui remet en cause le discours d'embrigadement djihadiste.

Farhad Khosrokhavar définit la radicalisation comme « le processus par lequel un individu ou un groupe adopte une forme de violence d'action, directement liée à une idéologie extrémiste à contenu politique, social ou religieux qui conteste l'ordre établi sur le plan politique, social ou culturel » (2015 : 8). Comme il le note dans un entretien :

Les jihadistes français ont donc tous suivi à peu près la même trajectoire : une enfance difficile en banlieue ou dans des quartiers ghettosés, marquée par la désorganisation familiale, la violence, l'échec scolaire, la désaffiliation, qui a fait naître un sentiment de frustration et d'humiliation transformé en haine de la société ; une carrière délinquante et des séjours en prison ; l'illumination de l'islam radical qui permet de transformer le mépris de soi et sa propre indignité en mépris de l'autre et en sacralisation de soi ; un voyage initiatique sur les terres du jihad ; et enfin la conversion à l'islamisme jihadiste et l'implication dans des actes violents. (Châteauneuf-Malclès, 2016)

Khaled Kelkal est condamné à quatre ans de prison pour vol et séjourne en prison de 1990 à 1992 et y rencontre Khélif B., un autre détenu islamiste proche du GIA qui le fait passer de l'islam sunnite modéré de sa famille à un islam extrémiste. À sa sortie de prison, il fréquentera la mosquée Bilal, à Vaulx-en-Velin, dirigée par l'imam malien intégriste Mohamed Minta. Il y a une « mécanique des cellules » djihadistes avec ses meneurs et ses suiveurs qui explique l'embrigadement :

Le chef organise la filière et la cimente par son autorité, tandis qu'un second a la charge du discours religieux ou de la logistique. Les lieutenants sont des meneurs en devenir. (...) Les suiveurs (...) n'ont aucune des qualités des meneurs et des lieutenants. (...) Ils sont plus jeunes, moins éduqués (ou en tout cas moins formés religieusement), et globalement plus influençables. (El Karoui, 2021 : 264-265)

Khaled est un suiveur : « J'ai rencontré Khélif, Moi le Robinson des cellules, je suis devenu son bon sauvage (*idem* : 26) ; il a fallu la prison pour que je fasse la part des choses et m'invente ainsi *une nouvelle mythologie* » (*ibidem*). Salim Bachi dénonce la

manipulation et le caractère mythique et factice de l'idéologie islamiste. L'intertexte de *Robin Crusoe* de William Defoe, qui visait à décrire l'insularité de la banlieue avec sa référence à la station du RER B Robinson, fait de Khaled ici, un double de la figure du colonisé converti au christianisme Vendredi, lui qui prétendait sortir des rapports (post)coloniaux. Salim Bachi va dénoncer avec ironie, par l'antiphrase et la répétition, le discours de l'islamiste qui entraîne Kelkal dans le terrorisme : « Khélif mon ami, mon maître à penser, l'homme qui me lança dans la bonne voie, la voie droite » (*idem* : 33). Pour la linguiste Catherine Kerbrat-Orecchioni, l'ironie a une fonction pragmatique en ce qu'elle sert à s'en prendre à une cible pour la disqualifier : « il s'agit de traiter en termes valorisants une réalité qu'il s'agit en fait de dévaloriser » (1986 : 102). Pour Alain Rabatel, l'ironiste se met en extériorité, dans une position de sur-énonciation, pour juger :

Ainsi le PDV ironique fait l'objet dans un premier temps d'une prise en charge feinte du PDV explicite (PDV1) avant que l'énonciateur fasse entendre que cette feintise invite à comprendre que son véritable PDV (PDV2) correspond à un PDV opposé (...) le paradoxe argumentatif de l'ironie réside en ceci que c'est 'l'énoncé' implicite qui doit être compris comme seul valable par la cible ou les tiers. (2013 : 41)

L'ironie est sur-énoncée ici en ce qu'elle met en place des marques qui permettent aux lecteurs de la déceler grâce à sa compétence linguistique (répétition, exagération) ou, à défaut de marques, à travers sa compétence encyclopédique (connaissance de Bachi et de son œuvre). Pour Kerbrat-Orecchioni, l'utilisation de l'ironie, qui appartient au domaine des contenus implicites, est liée au plaisir : « Plaisir pour l'encodeur, de dissimuler sa véritable intention communicative, et de la voir cependant, selon son vœu (...) découverte ; plaisir, pour le décodeur, de parvenir à résoudre cette énigme que constitue la formulation indirecte » (1986 : 277). L'auteur court aussi le risque d'être mal interprété : « grâce aux sous-entendus, on peut dire, en faisant semblant de ne pas avoir dit. Mais aussi, on risque à cause d'eux de se voir accusé d'avoir dit, sans avoir voulu dire » (*idem* : 289). C'est la répétition des passages ironiques de dénonciation de l'idéologie islamiste qui marquent la distanciation de l'auteur de son personnage. Bachi expose différents arguments utilisés par les islamistes pour recruter des djihadistes dans un souci à la fois pédagogique et un souci de désembrigadement.

À travers la métaphore de la prison, référant à la fois à la cellule de prison, la prison mentale et djihadiste, et l'intertexte de la caverne platonicienne ou de

l'aveuglement œdipien, Bachi dénonce la logique fautive des arguments des islamistes en exposant leurs contradictions : « J'ai préféré ma cellule et tous les musulmans qui crachent sur le sport, les richesses, le pouvoir et les femmes, sur toute forme de divertissement, et se consacrent à la prière et à l'amélioration du genre humain quitte à l'assassiner pour y parvenir » (2012 : 56). Après la scène de l'attentat du RER qui est placée au début du roman, et qui fonctionne comme la pièce maîtresse de la démonstration anti-extrémisme, voire anti-dogmes religieux, que constitue le roman, Bachi dénonce aussi l'hypocrisie des rites des extrémistes et leur revendication d'être seuls porteurs de la vérité :

Mon cher et tendre Khélif, que j'avais rencontré en prison, en était persuadé. Il suffisait plier de se à peu de règles. Quelques génuflexions, deux ou trois récitations rituelles, pour entrer en religion et obtenir le pardon. Alors, le paradis vous était offert comme un mets délicieux dont le fumet a le parfum de la mort (...) Allah verra bien que nous sommes de véritables croyants. (*idem* : 27)

Le verbe « persuader » marque la distance du narrateur et ôte toute valeur de révélation divine à la doctrine extrémiste pour la placer du côté d'une croyance humaine qui peut être débattue. Le point de vue de l'auteur contraste le côté dérisoire des rites face à l'ampleur des crimes. L'ironie finale avec l'antiphrase engage le lecteur et la lectrice à accéder à la vérité du message implicite transmis par l'auteur.

De la même manière, Bachi remet en cause les arguments sociaux qui séduisent les recrues en rupture sociale et/ou familiale. « La théorie conspirationniste et les versets coraniques décontextualisés entraînent l'exacerbation du sentiment de persécution et une recherche de solutions compensatoires dysfonctionnelles » (Benyettou, 2017 : 51). Il dénonce l'ignorance et le mensonge des recruteurs de chair à canon, notamment leur utilisation du racisme, du sentiment d'exclusion et des blessures de la guerre d'Algérie (le grand-père de Khaled, à qui il ressemble physiquement, a été tué en pleine rue, sans raison, par un Français pendant la guerre d'Algérie, selon l'histoire familiale) : « J'étais le bienvenu, enfin, après un si long chemin après le lycée. (...) Un véritable ami, Khélif, et un maître. Je sortais des ténèbres avec lui. J'avais l'impression de comprendre pourquoi je n'avais pas été accepté par le reste de la société » (*idem* : 59).

L'un des leitmotifs du texte est de dénoncer l'ignorance de Khaled tout en évoquant de manière didactique certains personnages et épisodes de l'islam aux lecteurs. rices, leur exposant aussi leur propre ignorance : « Il [Khélif] tutoyait Dieu et les

Anges, et le Prophète, et les Califes (...). Il me parlait de Muawiya l'usurpateur et je ne comprenais rien à ces histoires vieilles de plus d'un millénaire » (*idem* : 66). L'intellectuel algérien rappelle aussi que l'incompétence linguistique en arabe facilite la manipulation et la conversion en une pratique dénuée de sens. Farid Benyettou, portant le turban, admet finalement ce vieil adage plein de sagesse selon lequel « l'habit ne fait pas le moine » : « Pourtant, je n'étais pas aussi pratiquant que j'en avais l'air. Que ce soit en matière de comportement ou au niveau de la prière, c'était désastreux » (*idem* : 40). De fait, Bachi dénonce aussi la masculinité toxique des extrémistes, la violence sur les femmes et l'hypocrisie autour de la sexualité, évoqués aussi par Leïla Slimani dans *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc* (2017). Le doute est aussi lié à la masculinité : « La question du doute existait chez chacun d'entre nous, mais personne n'osait en parler, cela aurait remis en question notre virilité » (Benyettou, 2017 : 90). Comme dans d'autres romans, Bachi désacralise ce qui est considéré comme sacré par les croyants : « Chaque nuit, je lisais le Coran que je ne comprenais pas, mon niveau d'arabe ne me le permettait pas, et je me berçais de litanies. (...) Et si le Coran n'était qu'un vieux grimoire écrit il y a quatorze siècles. L'œuvre du diable » (*idem* : 60). Plus tard, lorsque Khaled est recherché par toutes les polices de France, un ami lui apporte un Coran. Le point de vue de l'auteur surgit pour critiquer les massacres commis au nom des religions monothéistes : « L'impression que la mort se matérialisait et prenait la forme d'un bouquin. (...) Un Coran. Quel idiot. Et pourquoi pas une Bible. Une Torah. Comment trouver le réconfort dans ces vieux grimoires » (*idem* : 97-100). Finalement, le discours indirect permet à Bachi de montrer le passage du discours religieux à la légitimation du recours à la violence, au meurtre des « mécréants » ou des « keffar » tout en le désamorçant avec un certain humour :

Khélif ajoutait que tous les dictateurs des pays arabes étaient (...) sur la voie du crime et du châtement et qu'il fallait les exterminer, c'était le devoir d'un croyant, sa mission sur terre (*idem* : 67) ; les intellectuels dans tout le monde arabe adhèrent comme leurs maîtres au parti du malin et il faut les punir les frapper les uns après les autres car ils manient le verbe comme d'autres le glaive. (*idem* : 69)

La référence intertextuelle au roman polyphonique de Dostoïevski fait sourire en marquant le caractère stéréotypique du discours tout en renvoyant le lecteur aux réflexions de l'auteur russe sur le crime. La juxtaposition des termes antithétiques de

l'extermination et de la foi, renvoyant implicitement à l'Holocauste par les chrétiens, signale au lecteur les contradictions entre les préceptes religieux et leur utilisation politique qui n'est pas propre aux djihadistes. Comme d'autres artistes, Bachi utilise la satire pour désamorcer l'idéologie djihadiste. Pour Karl Sharro, un blogueur libanais installé à Londres, il s'agit de « leur retirer leur aura d'invincibilité et leur sérieux, ainsi que le respect qu'ils essayent d'obtenir et la peur qu'ils instillent » (Hoffman, 2014). Bachi met en lumière l'absurdité tragique du discours extrémiste à travers l'ironie et l'exagération : « Je ne vois donc aucune raison de vous épargner. Je vous tuerai tous. (...) Si nous avons de la chance, comme pour le RER, elle [la bombe artisanale] explose et tue des gens qui préfèrent le football aux véritables problèmes de la planète » (*idem* : 56) De la même manière, l'appel au meurtre des intellectuels, du point de vue de l'écrivain est, à la fois, ironique et tragique.

Son portrait monstrueux du tueur Mehdi, fabricant de bombes artisanales, en fait une caricature du Mal : « Pour moi, Medhi avait surtout la gueule des mauvais coups. Des yeux de sale type. Un visage ingrat et repoussant. (...) un salaud intégral avant d'être un croyant intégriste » (*idem* : 15-16). L'écrivain remet en cause l'autoportrait du djihadiste en instrument divin, voire en divinité en se moquant de la justification de l'attentat du RER B par Medhi : « C'est le châtement de Dieu. (...) J'ai failli éclater de rire. Le châtement de. N'importe quoi. Notre volonté. Rien d'autre. Mais il ne fallait pas le contredire. Surtout pas. Il aurait pu m'exclure » (*idem* : 20). Le contraste de niveau de langue entre Khaled et Mehdi renforce le comique de l'échange imaginaire. David Vallat fait aussi un portrait du vrai « émir Medhi », Boualem Bensaïd. Reconnu coupable en 2002 d'être l'auteur de l'attentat du RER B et condamné à perpétuité avec une peine de sûreté de 22 ans, celui-ci vient de demander sa libération en 2021 après 25 ans de prison. Un tueur plutôt qu'un religieux, il était, selon Vallat, « très remonté contre la France » et lui disait qu'il fallait « égorger les mécréants » et que c'était une façon de « se rapprocher de Dieu » (2017 : 1384). Farid Benyettou montre que, lors de son embrigadement, parmi les salafis se trouvaient d'anciens activistes algériens djihadistes qui lui montraient des cassettes des manifestations du Front Islamique du Salut en Algérie et de son co-fondateur Ali Belhadj :

Progressivement, ils me donnaient d'autres cassettes qui m'expliquaient que le djihad faisait partie de l'islam (...). À partir de ce moment-là, le djihad est devenu mon identité. (...) En fait, lorsqu'un musulman ne peut vivre que dans un pays où la loi divine est appliquée, on tend à imposer cette

loi divine dans le même mouvement et on légitime le djihad. Passer de l'un à l'autre va très vite.
C'est presque instantané. (71-76)

Salim Bachi imagine des conversations de Kelkal avec sa famille et avec un chauffeur de taxi à Mostaganem, sa ville natale en Algérie, qui dénoncent aussi bien le gouvernement algérien que les islamistes : « ce sont des voleurs comme les autres et sous leurs grandes barbes ils cachent leurs visages de bandits » (*idem* : 73). De fait, dans son roman, Salim Bachi déconstruit aussi l'héroïsation dans le discours djihadiste et refuse toute héroïsation du personnage Kelkal, qui n'est « qu'un voyou perdu pour la France » (*idem* : 70), en faisant de lui un anti-héros.

Le refus de l'héroïsation

Dans *Le Mythe du héros : le désir d'être Dieu*, Philippe Sellier rappelle que l'épopée est le genre, par excellence, qui met en scène des héros masculins sauveurs, vainqueurs de monstres, qui trouvent le réconfort auprès de personnages féminins et accèdent à l'immortalité : « Les récits dans lesquels s'est exprimé le désir d'héroïsme, d'arrachement à la banalité de la vie, de supériorité sur le reste du monde, de réalisation éclatante de soi, d'élévation à une condition quasi divine » (1970 : 16). Comme le montre Mircea Eliade dans son *Traité d'histoire des religions*, le héros « 'sauve' le monde, le renouvelle, inaugure une nouvelle étape » (*apud*, Sellier 1970 : 17). Dans son témoignage, David Vallat montre que son ami Joseph Jaime, alias Youssef, et lui ont refusé de prêter allégeance à Djamel Zitouni, le leader du GIA en Algérie, en « évoquant Dieu plutôt que ses envoyés spéciaux » (2016 : 1174) et ont été exclus de la cellule. Il évoque sa surprise que Kelkal ne soit pas sorti de l'engrenage, mais y voit la conséquence du désir de faire ses preuves pour être envoyé faire le djihad en Algérie : « On lui propose un islam de combat, de résistance, de fierté retrouvée » (*idem* : 1284). De fait, les vidéos de recrutement contemporaines ont encore recours à toutes sortes de figures héroïques tirées de films hollywoodiens, de jeux vidéo, de l'histoire de l'islam et proposent aux recrues de choisir un nom de guerre : « Le film dont vous êtes le héros prend racine ici, par le choix du nom de guerre » (Bouzar, 2015 : 673). Le sociologue Farhad Khosrokhavar met en lumière l'importance de l'héroïsme dans l'embrigadement, mais d'un héroïsme « négatif » :

Les jeunes qui s'enrôlent sous la bannière du jihad affrontent la mort sur un mode imaginaire qui exalte la figure du héros, les faisant du coup sortir de l'insignifiance et leur assurant la notoriété, même si celle-ci se décline sous une forme négative pour l'écrasante majorité. C'est pourquoi je parle de « héros négatif » pour désigner ce statut que leur offre l'islam jihadiste, qu'ils vont conquérir en occupant la « une » des médias, et dont ils tirent une fierté, ainsi qu'une 'supériorité' sur les autres grâce à l'inversion symbolique de la hiérarchie sociale (ils inspirent la crainte et ont le pouvoir de prendre la vie de ceux qui les méprisaient). (Châteauneuf-Malclès, 2016)

Bachi considère les terroristes comme des pantins, Khaled comme une poupée ventriloque. Dès le début du roman, Kelkal est une figure d'antihéros, à l'instar du personnage de Joseph K. dans *Le Procès* de Kafka et de Meursault dans *L'Étranger* de Camus (l'un des nombreux intertextes du roman), confrontés au système judiciaire : « Le monde absurde de Camus et celui de Kafka évoluent autour du jugement. La société est un vrai labyrinthe que l'individu ne saisit pas, où il se sent écrasé, étouffé, déshumanisé, aliéné par les autorités, par un système judiciaire inaccessible » (Alves, 2015 : 110). L'écrivain détruit toute velléité d'héroïsation de son personnage en se moquant de toutes les identifications de Kelkal à des personnes considérées comme des héros historiques, religieux ou à des djihadistes mis en avant dans son embrigadement.

Bachi ridiculise le discours d'embrigadement qui identifie les djihadistes à des serviteurs de l'islam, voire au Prophète. Il contraste, avec humour, les fantasmes de grandeur avec la petitesse de la condition humaine, notamment lorsque Khaled est en prison : « Je serai l'Archange qui redonnera espoir à l'homme, me dis-je, sur ma couche ensanglantée pendant que pleuvent les poux sur les pages du Coran » (*idem* : 62). Il ridiculise l'identification entre Khaled et Khalid Ibn Walid dont il adopte le surnom « le glaive de l'islam » poussé par Khélif en prison. Converti à l'islam, il devient général du prophète Mahomet, et est considéré comme l'un des plus grands stratèges militaires. Il demeurera vaincu et regrettera de mourir dans son lit et non au combat. L'auteur se moque du personnage de Tarek, alias Ali Touchent, « un vrai de vrai, un croyant » (*idem* : 122), considéré comme le cerveau des attentats, comme un ancien du GIA ou un agent double de la sécurité militaire algérienne. Le Français d'origine portugaise, Joseph Jaime ou Youssef, affirmait lors de son procès : « Pour moi, Tarek n'est pas un islamiste, c'est un mec de la Sécurité militaire algérienne qui se servait de nous en nous faisant croire qu'il allait nous envoyer combattre en Algérie » (Garçon, 2002). Condamné pour un braquage et converti à l'islam en prison, sa famille le considère comme un naïf : « Il a donné tout l'argent du braquage pour faire une mosquée, ça prouve bien qu'il était pas

bien normal dans sa tête. C'est un con, un naïf, qui se fait toujours avoir » (Johannes, 1995). De la même manière, Bachi met en lumière la naïveté de Khaled.

L'auteur le ridiculise constamment en le comparant à des héros enfantins : « le Robin des bois du lycée » (*idem* : 45), le « légendaire Khaled Kelkal, terroriste et Zorro » (*idem* : 102), « sorte de Toto » (*idem* : 70). Comme Farid Benyettou, Kelkal tombe dans la légitimation de la violence en s'identifiant aux djihadistes algériens : « On s'identifiait à eux [aux djihadistes algériens]. Ils étaient actifs, ils étaient des héros, des hommes qui allaient au bout de leurs convictions. On parlait d'opérations et non d'attentats. Il ne s'agissait pas de jouer sur les mots, on estimait vraiment que les djihadistes agissaient en légitime défense » (Benyettou, 2017 : 84-85).

Bachi ridiculise aussi son identification au Prophète et aux soldats de la guerre sainte. Il le représente dans une posture ridicule face à la tragédie terroriste, à l'image des jeunes recrues terroristes s'affichant sur les réseaux sociaux : « Et me voici, moi, Khaled Kelkal, 24 ans, le sourire aux lèvres, le fusil à l'épaule, en treillis, dans les contreforts lyonnais. Je suis en Afghanistan ou dans le maquis algérien. Les paysages se ressemblent. Enfin presque » (*idem* : 95). Le point de vue de l'énonciateur de l'auteur remet en cause l'image héroïque de combattant que Kelkal veut projeter. L'écrivain accentue l'absurde en contrastant le sourire, signe du bonheur, et le contexte mortifère. La modalisation « enfin presque » réfute l'identification, la projection imaginaire, et ramène le personnage et le lecteur.rice à la réalité de la banlieue lyonnaise.

Finalement, l'écrivain lui nie toute innocence et tout héroïsme après l'attentat du RER B. Les terroristes ne sont pas des enfants qui jouent à la guerre, mais bien des « héros d'un jour sans gloire » (*idem* : 83). L'humour et l'ironie font place au ton tragique, le jeu textuel cède la place au sérieux : « Cessons de plaisanter. Je ne suis pas Guevara parce que mon combat est injuste » (*idem* : 65-66). De fait, pour Olivier Roy, spécialiste de l'islam :

Les jeunes radicalisés, s'ils s'appuient bien sur un imaginaire politique musulman (la *oumma* des premiers temps), sont en rupture délibérée tant avec l'islam de leurs parents qu'avec les cultures des sociétés musulmanes. Ils inventent l'islam qu'ils opposent à l'Occident. Ils viennent de la périphérie du monde musulman (à savoir l'Occident (...)), ils se meuvent dans une culture occidentale de la communication, de la mise en scène et de la violence, ils incarnent une rupture générationnelle (...), ils ne sont pas insérés dans les communautés religieuses locales (mosquées de quartier), ils pratiquent l'autoradicalisation sur Internet, recherchent un djihad global, et ne s'intéressent pas aux luttes concrètes du monde musulman (Palestine). Bref, ils n'œuvrent pas à

l'islamisation des sociétés, mais à la réalisation de leur fantasme d'héroïsme malsain. (2017 : 154)

« Dois-je partir comme un imbécile qui n'a jamais rien pu comprendre ? », dit Joseph K. à la fin du *Procès* (Kafka, 2005 : 271). Les derniers mots du roman et de K., alors que celui-ci meurt assassiné, sont : « 'Comme un chien !' dit-il, et c'était comme si la honte dût lui survivre » (*idem* : 274). Le roman de Bachti tente justement de montrer, à travers la satire, l'ironie et l'humour qu'il y a une autre voie, en désarmant le discours d'embrigadement djihadiste qui, sous couvert de le faire, ne donne pas le vrai sens de la vie humaine. Farid Benyettou commence son témoignage par une dédicace aux jeunes tentés par le djihadisme et un appel à l'amour, qui sonne comme une évidence pour la plupart des lecteurs.rices, mais qui vise à montrer qu'il n'est plus qui il était et qu'il a compris le sens de sa vie : « L'amour est plus fort que la mort. C'est ça le vrai djihad ; sauver des vies et non pas détruire au nom de Dieu ». Bachti réfère, lui aussi, à l'amour salvateur en faisant allusion au livre de Roy Lewis *Pourquoi j'ai mangé mon père* lu par la maîtresse d'école et dont se souvient vaguement Khaled : « ce roman où des hommes et des femmes de la préhistoire se baladaient nus et vivaient guidés par leurs instincts avant de finir par découvrir autre chose (...) un sens de la solidarité, l'amour. Ma guerre ne m'a rien révélé » (*idem* : 105). Salim Bachti rend, peut-être, à travers ce roman qui éclaire et critique les extrémismes et les crimes au nom de la religion, tout en faisant sourire (victoire ultime de la vie face à la tragédie), un sens aux vies gâchées et perdues.

Bibliographie

- ALVES, Ana Maria (2015). « Joseph K. et Meursault : antihéros par excellence d'un monde absurde », *Acta Iassyensia Comparationis*, 1.15, pp. 103–111.
- BACHTI, Salim (2007). *Tuez-les Tous*. Paris : Gallimard.
- BACHTI, Salim (2012). *Moi, Khaled Kelkal*. Paris : Gallimard.
- BAHSOUN, Jihad (2016). *L'Islam dans les littératures francophones du Maghreb, du Proche et du Moyen-Orient*. Paris : L'Harmattan.
- BACRY, Patrick (2017). *Les Figures de style et autres procédés stylistiques*. Paris : Belin.
- BEN JELLOUN, Tahar (1997). *Le Racisme expliqué à ma fille*. Paris : Seuil.
- BEN JELLOUN, Tahar (2002). *L'Islam expliqué aux enfants (et à leurs parents)*. Paris : Seuil.
- BEN JELLOUN, Tahar (2016). *Le Terrorisme expliqué à nos enfants*. Paris : Seuil.

WAGNER, Martine, *Intercâmbio*, 2^a série, vol. 14, 2021, pp.87-105
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14a6>

BOUZAR, Dounia (2015). *Comment sortir de l'emprise « djihadiste » ?* Paris : Les éditions de l'atelier.

CAILLET, Romain (2017). *Le Combat vous a été prescrit : une histoire du jihad en France*. Paris : Stock.

CHAOUAT, Bruno (2016). *Is Theory Good for the Jews? French Thought and the Challenge of the New Antisemitism*. Liverpool : Liverpool University Press.

EL KAROUI, Hakim et HODAYÉ, Benjamin (2021). *Les Militants du djihad : portrait d'une génération*. Paris : Fayard.

KAFKA, Joseph (2005). *Le Procès*. Paris : Pocket.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1986). *L'Implicite*. Paris : Armand Colin.

KHOSROKHAVAR, Farhad (2015). *Radicalisation*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

RABATEL, Alain (2012). « Positions, positionnements et postures de l'énonciateur », *Travaux Neuchâtelois de linguistique*, 56, pp. 23-42.

RABATEL, Alain (2013). « Humour et sous-énonciation vs ironie et sur-énonciation », *L'Information grammaticale*, 137, pp. 36-42.

RABATEL, Alain (2020). « Pour une analyse conjointe de la programmation des actions et de l'incitation à l'action. Le discours de Daech dans Dar al-Islam », *Langue française*, 206, pp. 65-80.

RIFFATERRE, Michael (2002). « Le témoignage littéraire ». *Romanic Review*, 96, pp. 217-235.

SAHEBJAM, Freidoune (2007). *Reviens Mahomet, ils sont devenus fous : Chroniques de la barbarie islamique ordinaire*. Paris : Grasset.

SCHAFFAUSER, Agnès (2020). *Salim Bachi*. Paris : L'Harmattan.

SELLIER, Philippe (1970). *Le Mythe du héros : le désir d'être Dieu*. Paris : Bordas.

SLIMANI, Leïla (2017). *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc*. Paris : Les Arènes.

VALLAT, David (2016). *Terreur de jeunesse*. Paris : Calmann-Lévy.

Sitographie

BACHI, Salim (2012) - « Moi, Mohamed Merah ».

https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/03/29/moi-mohamed-merah_1677149_3260.html
[disponible le 10 septembre 2021].

BEN JELLOUN, Tahar (2015) - « La Soif du mal : Moi, Mohamed Merah ».

https://www.lepoint.fr/politique/la-soif-du-mal-par-tahar-ben-jelloun-29-03-2012-1699606_20.php [disponible le 10 septembre 2021].

BEN JELLOUN, Tahar (2019) - « Antisémisme : l'âme blessée de la France ».

https://www.lepoint.fr/culture/tahar-ben-jelloun-antisemitisme-l-ame-blessee-de-la-france-19-02-2019-2294424_3.php [disponible le 10 septembre 2021].

WAGNER, Martine, *Intercâmbio*, 2^a série, vol. 14, 2021, pp.87-105
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14a6>

BORDES, Claude (2012) - « Khaled Kelkal, terroriste ». <http://antisophiste.blogspot.com/2009/04/khaled-kelkal-terroriste.html> [disponible le 10 septembre 2021].

CHÂTEAUNEUF-MACLÈS, Anne (2016) - « La sociologie de la radicalisation : entretien avec Farhad Khosrokhavar ». <http://ses.ens-lyon.fr/articles/la-sociologie-de-la-radicalisation-entretien-avec-farhad-khosrokhavar-291659> [disponible le 10 septembre 2021].

GARÇON, José (2002) - « L'intrigant parcours d'Ali Touchent, mort à Alger ». https://www.liberation.fr/societe/2002/10/05/1-intrigant-parcours-d-ali-touchent-mort-a-alger_417558/ [disponible le 10 septembre 2021].

GONZALÈS, Paule (2018) - « Karim Koussa l'un des auteurs des attentats de 1995, libéré ». <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/2018/09/24/01016-20180924ARTFIG00159-karim-koussa-l-un-des-auteurs-des-attentats-de-1995-libere.php> [disponible le 31 septembre 2021].

HOFMANN, Pauline (2014) - « Face à l'état islamique, ils ont choisi l'absurde ». [disponible le 10 septembre 2021].

JOHANNES, Franck (1995) - « Un terroriste, mon bon à rien de fils ? ». https://www.liberation.fr/france-archive/1995/09/16/un-terroriste-islamiste-mon-bon-a-rien-de-filsjoseph-david-et-zeber-sont-soupconnes-d-avoir-prepare-_142633/ [disponible le 10 septembre 2021].

LAUWEREYS, Zoe (2021) - « Attentats du 13 novembre, fin d'une première audience mouvementée ». <https://www.leparisien.fr/faits-divers/proces-des-attentats-du-13-novembre-2015-en-direct-08-09-2021-LGXACVKXPZHR7LRMAYSCLVAXUU.php> [disponible le 10 septembre 2021].

LECLAIRE, Jean-Philippe (2015) - « Khaled Kelkal premier djihadiste made in France ». https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2015/09/18/khaled-kelkal-premier-djihadiste-made-in-france_4762322_4500055.htm [disponible le 10 septembre 2021].

LOCH, Dietmar (1995) - « Moi, Mohamed Merah ». https://www.lemonde.fr/archives/article/1995/10/07/moi-khaled-kelkal_3887393_1819218.html [disponible le 15 septembre 2021].

NOUVEL OBSERVATEUR (2012) - <https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20120315.OBS3845/dans-la-tete-de-khaled-kelkal.html> [disponible le 10 septembre 2021].

ROY, Olivier (2015) - « La peur d'une communauté qui n'existe pas ». https://www.lemonde.fr/idees/article/2015/01/09/la-peur-d-une-communaute-qui-n-existe-pas_4552804_3232.html [disponible le 15 septembre 2021].